

René Daumal ou le somnicide perpétuel

Roger Marcaurelle

Volume 26, Number 3 (153), June 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60399ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marcaurelle, R. (1984). René Daumal ou le somnicide perpétuel. *Liberté*, 26(3), 147–154.

ROGER MARCAURELLE

RENÉ DAUMAL **ou le somnicide perpétuel**

Je ne puis espérer que suggérer aux hommes des méthodes pour lutter contre l'inertie du sommeil.

René Daumal

Le 21 mai 1944, maintenant à quarante ans de nous, la guerre tonnait toujours en Europe. A Paris, ce jour-là, un homme mourut, comme tant de millions sans avoir vu la fin du conflit, mais il était engagé dans un combat tout autre. La tuberculose emporta très tôt le corps de René Daumal, mais sous nos yeux, la détermination du combattant se dresse encore indomptable entre le sommeil et «l'Eveil définitif» d'une conscience qui cherchait à tuer sa propre mort pour renaître à ce qu'elle voyait comme la seule vie, le Soi universel.

Dès sa jeune adolescence, Daumal n'avait laissé de place en lui que pour la soif d'absolu. Né en 1908 à Boulzicourt, dans la même contrée que Rimbaud, il se lie d'amitié, en 1923, avec Roger Gilbert-Lecomte, Roger Vailland et Robert Meyrat (alors tous étudiants au Lycée de Reims). Ils se livrent à l'exploration des possibilités humaines par le voyage astral et les drogues. Avidé de saisir ne serait-ce qu'une seule étincelle de la réalité fondamentale, Daumal tente, en utilisant du tétrachlorure de carbone, de rester éveillé

à son sommeil. Chaque fois qu'il répète l'expérience, le résultat le stupéfait «en faisant éclater les limites du possible»:

Tout ce qui, dans mon état ordinaire, était pour moi «le monde» était toujours là, mais comme si brusquement on l'avait vidé de sa substance. (...) Et ce monde apparaissait ainsi dans son irréalité parce que brusquement j'étais entré dans un autre monde, intensément plus réel, un monde instantané, éternel (...) une autre sorte de connaissance.¹

Pensées, perceptions diverses, tout suivait alors irrésistiblement un mouvement de retour à son origine et révélait «l'identité de l'existence et de la non-existence du fini dans l'infini». Mais en même temps que se dévoilait la perfection inaltérée du grand Tout, Daumal vivait le déséquilibre entraîné par l'absorption entière de la conscience dans la forme particulière d'un moi. L'évidence «que je suis sans être tout» prenait figure d'absurdité, de «scandale».

Ayant regardé «l'infini par le trou de la serrure», c'est-à-dire sans l'intégration psychophysiologique nécessaire, Daumal vécut amèrement durant les années vingt l'écartèlement entre la réalité suprême où s'était élevée sa conscience et le minable quotidien de son existence. Il savait que la réintégration du Tout s'accomplissait par le dépassement de la condition individuelle, mais privé de l'expérience actuelle de ce dépassement et de la félicité de la conscience du Soi, faiblesse et angoisse le subjuguèrent.

Ces années donnèrent le recueil *Le Contre-Ciel*. Le monde y prolifère en figures d'émiettement et d'éparpillement, et l'entreprise de dévastation menée contre lui semble être à la mesure de l'impuissance du poète devant l'envahissement visqueux du «mensonge». On y trouve un être enfermé avec des monstres et des fantômes dans la prison de sa conscience,

1. *Les Pouvoirs de la parole*, Gallimard, 1972, p. 114.

s'identifiant parfois à l'inertie du minéral, parfois au tournoiement indéfini d'une mouvance vaine. Dans la terreur surgit l'appel de la mort qui manifeste certes, chez Daumal, un mépris morbide pour la faiblesse de son être contingent, mais surtout le désir de dépasser l'état individuel en atteignant cela qui n'a pas de bornes:

*... connaître un plus vaste asile de vertige
où me réfugier pour mourir de ma mort
et vivre de la vie d'un plus grand que moi-même.*²

Gardant simultanément l'identité du père et du poète lui-même, cet Autre se fait mère, mort et amante, nuit splendide puisqu'à la fois évidence de l'unité primordiale et mystère à dévoiler:

*La peau de lumière vêtant ce monde est sans épaisseur et moi je vois la nuit profonde de tous les corps identique sous le voile varié et la lumière de moi-même c'est cette nuit que même le masque solaire ne peut plus me cacher. Je suis le voyant de la nuit l'auditeur du silence car le silence aussi s'habille d'une peau sonore et chaque sens a sa nuit comme moi-même je suis ma nuit je suis le penseur du non-être et sa splendeur je suis le père de la mort. Elle en est la mère elle que j'évoque du parfait miroir de la nuit je suis l'homme à l'envers ma parole est un trou dans le silence. Je connais la désillusion je détruis ce que je deviens je tue ce que j'aime.*³

Tracée ici dans la dernière phrase, la voie vers le mariage sacré trouve sa formule lapidaire dès le deuxième verset du *Contre-Ciel*: «Non est mon nom». Pour Daumal, seul le rejet systématique de l'identification aux formes déterminées peut désormais amener la conscience à l'expérience de la plénitude intemporelle. Et la négation est violence en ce

2. *Le Contre-Ciel*, Gallimard, p. 170.

3. Poème écrit en 1924 mais publié seulement en 1954, dans *Poésie noire, poésie blanche*, Gallimard, p. 94.

qu'elle libère des limites inhérentes à tout attachement particulier.

La découverte de la sagesse védique par l'œuvre de René Guénon, puis dans le texte (Daumal deviendra excellent sanskritiste) ne fera que confirmer l'écrivain dans sa certitude et dans le principe de sa démarche. Toute métaphysique doit être *expérimentale* et trouver sa praxis dans une négation en acte, c'est-à-dire pratiquée non plus seulement au cours de l'élaboration dialectique des idées, mais avant tout sur l'être entier, sur la totalité des rapports de la conscience avec les formes du monde, du corps et de la psyché. L'écriture devient alors un des instruments de la méthode, une forme de yoga qui, produisant des symboles de négation, renvoie à la «Parole non parlée». Elle ne rejette le monde que pour mieux le faire symbole du silence unificateur qui vit au-delà de la manifestation et du Verbe même. Mais le principe de négation ne prend sa valeur fondamentale qu'en tant que moyen de mener «en cette vie» l'être entier du poète à l'éternité de la Parole non-parlée. Et paradoxalement, jusqu'en 1930, Daumal se limita presque entièrement à la sphère intellectuelle et littéraire, pour ensuite trouver une méthode expérimentale plus englobante.

Armés d'un immense NON, Daumal et ses amis foncent sur Paris en 1925. Ils créent *Le Grand jeu*, revue qui promet d'user impitoyablement de son «casse-dogme» pour détruire toute vérité illusoire, toute forme isolée de sa propre négation libératrice dans le principe non manifesté de l'existence.

Contemplant d'une certaine hauteur ce bouillonnement révolutionnaire, André Breton avoue quand même dans son *Second manifeste* ne pas comprendre pourquoi ces jeunes gens s'obstinent à faire bande à part. A quoi Daumal répond dans une lettre ouverte que tout en visant lui aussi le fameux point où les contraires s'annulent et en n'ayant derrière lui que les premiers balbutiements de ses recherches, il aurait peu d'enthousiasme à ces «petits jeux de société, à ces dérisoires et piétinantes recherches vers ce que vous

nommez improprement le *surréal*», et il leur préfère «le champ illimité (dans toutes les directions possibles) des yogas hindous» et des procédés libérateurs de forces plus profondes.

La même année, alors qu'il s'enfonçait peu à peu dans le désespoir de trouver une issue concrète, il avait rencontré André de Salzmann, disciple de Gurdjieff, qui lui avait rendu «l'espoir et une raison de vivre». Mais un écart se creuse progressivement entre Daumal et le groupe, plus particulièrement son ami intime, Gilbert-Lecomte. Alors que le premier réussit seul à se désintoxiquer, le second se perdra irrémédiablement dans l'opium, persuadé que l'on n'atteint le Soi qu'après la mort physique. Deux ans plus tard, malgré les efforts de conciliation de Daumal, *Le Grand jeu* se dissout. Un conflit avait opposé André Rolland de Renéville à d'autres membres, autour de son refus d'allier la poésie avec l'engagement communiste.

Daumal écrit alors *La Grande beuverie*. Dans une ambiance à la fois ésotérique et débraillée, la première partie de l'œuvre met en scène une réunion du groupe (auquel participait Antonin Artaud) autour d'un maître à penser. Le narrateur est ensuite amené à visiter, dans une soupenette de la même maison, les «paradis artificiels» d'une sorte de Contre-Jérusalem, plus précisément le monde contemporain dont il dénonce l'inanité. Des «bougeotteurs», alimentés par leurs seules affaires, aux «scients» (du verbe «scier» qui définit la nature de leur connaissance), en passant par les «viscères malades» des «fabricateurs d'objets inutiles» (entendez la grande majorité des artistes et des littéraires), les humains ont relégué plus ou moins consciemment leur soit aux oubliettes en ne s'engageant tout au plus que partiellement dans la connaissance de leur existence. Dans la troisième partie, le narrateur est ramené à la réalité immédiate de la maison, où il est maintenant seul, c'est-à-dire à son propre corps dont il apprend à connaître les liens avec la conscience. Dehors aussi la nuit a pris fin, il commence à revivre.

Avec une écriture toujours précise et contenue, l'écrivain moule ici l'intelligence de sa phrase autour de cet envers des choses où le regard fait ses premiers pas vers la vérité fondamentale. La rigueur de la pensée semble toujours s'employer à sculpter l'expression qui rende d'autant plus puissante qu'elle l'enserme étroitement la «dynamite» de la métaphysique vécue. Humour et fantaisie ponctuent à merveille un texte qui réinvente les mots avec la pensée et qui ne manque pas d'y convier le lecteur. Écrivant un jour à Rolland de Renéville, Daumal lui mentionnait l'importance, en littérature, de parler à plutôt que devant la personne. L'auteur vient souvent croiser le regard de son interlocuteur, cherchant à s'assurer qu'il a bien réveillé l'homme qui reprendra bientôt sa vie extérieure. Il lui transmet non pas l'impression d'une pleine présence à soi, ni l'opinion que cette dernière est inaccessible, mais la direction qui l'aidera à l'atteindre par le dépassement du langage même. Ainsi dans un texte daté de 1937:

*Penser, ou dire, ou croire «je suis», «moi», ce n'est pas être, être soi. Mais le jour où l'on ne peut plus prononcer ces mots: je suis, moi... sans être aussitôt mangé de la honte et de l'évidence du mensonge, alors c'est que l'on commence à penser «je ne suis pas», «moi est illusion»; c'est alors que naît le désir d'être, c'est alors que l'on commence à commencer à être. Le langage est ici une rude épreuve. Et chaque épreuve déchire une illusion, et une nouvelle illusion commence. Les expériences font tourner la roue des illusions. La roue ne s'arrête pas de tourner. Mais peu à peu, l'homme cesse de se confondre avec la roue. Le long du rayon, il se hisse, contre la force centrifuge, vers le moyeu, vers le centre immobile. Là seulement, il ne tournera plus, là seulement, il sera lui-même en cessant d'être lui-même: là, ils seront soi; c'est seulement là que nous communierons.*⁴

4. Mugle, *Fata Morgana*, 1978, pp. 8-9.

Daumal indiquera de nouveau la voie dans *Le Mont Analogue*. A la lumière du dernier passage, le sommet du mont sacré apparaît comme une sorte de projection, vers le ciel, du centre de cette roue, et le rayon devient le flanc qu'il faut gravir jusqu'au but. Des gens relativement ordinaires sont inspirés par maître Sogol (renversement de logos) à se lancer à la recherche d'une montagne qui dépasserait l'Everest mais qui, localisée dans le Pacifique au moyen de savants calculs, serait demeurée invisible par un effet de «courbure» de l'espace-temps. De ce mont, la base est (moyennant ici quelques astuces du maître) «accessible aux êtres humains tels que la nature les a faits», et le sommet inaccessible «par les moyens humains ordinaires». Le roman se présente ainsi comme le symbole d'un passage de moyens communs à des moyens supérieurs de connaissance. Les explorateurs s'embarquent sur «L'Impossible» et, parvenus à destination, ils se mettent à l'ascension de la montagne. Mais le temps fera défaut à l'auteur: la mort l'emporte et la narration restera inachevée.

Dans une perspective strictement temporelle, la question de la possibilité d'accéder concrètement à la connaissance suprême reste ainsi dramatiquement ouverte dans l'œuvre et la vie de Daumal. Mais sur un plan supérieur de l'expérience, la réponse est déjà atteinte: celle d'une vérité intemporelle que le chercheur a déjà goûtée, qu'il se sait déjà être, et à laquelle en cette vie, sinon dans une autre, sa conscience doit pleinement s'éveiller. Et il s'agit de franchir la distance entre la conviction même de pouvoir arriver au centre et la réalisation complète du but. Alors, comme l'exprimait l'auteur dans *Les limites du langage philosophique*, «la grande erreur (...) est de croire qu'on voyage en regardant une carte»⁵. En effet, pour Daumal, la contemplation et la transformation verbale de l'impossible en possible ne suffisaient

pas à une exigence sérieuse de connaissance. Et son principal souci littéraire fut de savoir comment «provoquer l'homme à dépasser le discours», comment «faire servir une carte géographique non plus seulement à guider mais à provoquer au voyage».

Nul doute qu'il se trouve dans l'histoire et plus encore dans l'*épistèmè* du lecteur moderne une forte résistance à l'idée d'accessibilité et même d'existence de telles réalités spirituelles. L'originalité de l'homme-écrivain Daumal réside en grande partie dans le fait qu'il remet efficacement cette résistance en question.